Zeitschrift: Études de Lettres : revue de la Faculté des lettres de l'Université de Lausanne

Herausgeber: Université de Lausanne, Faculté des lettres

Band: 16 (1942)

Heft: 2

Nachruf: In Memoriam André Burnier 1910-1941 : allocutions pronocés à la séance du 24 janvier 1942

Autor: Miéville, Henri-L. / Reymond, Arnold / Gex, Maurice / Mercanton, Jacques

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 04.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

16me année N° 2 1er avril 1942

ÉTUDES DE LETTRES

Bulletin de la Société des Etudes de Lettres, N° 49

IN MEMORIAM

ANDRÉ BURNIER

1910-1941

Allocutions prononcées à la séance du 24 janvier 1942 de la section vaudoise de la Société romande de philosophie, en hommage à la mémoire d'André Burnier par MM. Henri-L. Miéville, Arnold Reymond, Maurice Gex et Jacques Mercanton.

I

Mesdames, Messieurs,

« La mort fait tellement corps avec la vie qu'il faut donner à l'une et à l'autre un unique consentement. Celui-là seul jouit de l'essence de la vie qui est capable, en acceptant toutes les morts particulières que le temps ne cesse d'infliger à tous les moments de son être séparé, de pénétrer jusqu'à cette profondeur secrète où tous les esprits puisent l'aliment qui les immortalise. »

Pourquoi ces paroles de Louis Lavelle me sont-elles revenues à l'esprit quand je pensai à la séance d'aujourd'hui où nous voulions évoquer la figure et l'œuvre d'André Burnier, que nous avons eu le chagrin de perdre il y a bientôt un an ? C'est que j'ai le sentiment qu'André Burnier, dont la maturité d'esprit et d'intelligence frappait tous ceux qui l'approchaient, a su vivre dans ce consentement à la vie — non telle qu'on la vou-

drait, mais telle qu'elle est — et à la mort, consentement qui est requis pour que la vie et la mort prennent un sens et soient autre chose qu'une aventure étrange et déconcertante, peut-être même sinistre. Le sens de la vie ne peut lui venir du dehors, d'un Destin ou d'une Divinité agissant à notre place, sans notre concours, sans la collaboration de notre pensée et de notre vouloir. Il sera ce que nous aurons fait qu'il soit, et c'est pourquoi le consentement dont je parle ne saurait être ni la simple résignation à l'inévitable ni cette sorte d'exaltation — autre forme d'une inféconde et facile passivité — qui ferme les yeux sur les dures réalités, sur les nécessités de l'action réfléchie et persévérante pour s'enchanter du mirage de paradis imaginaires. Point n'est besoin, pour « consentir », d'avoir reçu je ne sais quels gages concernant l'avenir incertain, car ce consentement n'est autre chose que la volonté, quoi qu'il advienne, de dépenser utilement ses forces dans un esprit de service. Il faut pour cela se détacher de soi, vivre en cette sorte d'au-delà de soi-même qu'est une tâche et un idéal. Et ce détachement de soi produit un étrange miracle : il est générateur de joie, il rend serein et fort ; il est le secret de ceux qui « jouissent loyalement de leur être », pour parler comme Montaigne.

André Burnier avait conquis cette sérénité. On le sentait, quand on s'entretenait avec lui ; il l'avait conquise à travers des luttes sans doute, au prix d'acceptations qui ne furent pas faciles.

Je n'ai pas l'intention de retracer ici sa brève carrière dans l'enseignement secondaire et universitaire. On dira tout à l'heure ce qu'il fut comme penseur, comme ami et toute la variété de ses intérêts, de ses affections et de ses dévouements. Je me bornerai — puisque c'est la *Société de philosophie* qui organise cette séance — à rappeler l'intérêt qu'il prenait à l'activité de notre groupe et j'ajouterai deux mots relatifs à l'enseignement qu'il donna à la Faculté des lettres.

André Burnier présenta à la *Société de philosophie* l'un de ses travaux les plus importants auquel furent consacrées deux séances successives, l'étude qu'il intitula *Quelques remarques sur*

les conditions métaphysiques du fonctionalisme, publiée depuis lors dans la *Revue de théologie et de philosophie*[1]. Il fit également aux *Entretiens d'Oron*, dont il fut l'un des promoteurs, un exposé remarquable sur *La pensée et la culture* qui parut dans le *Bulletin de l'enseignement secondaire*[2].

André Burnier était persuadé que l'esprit philosophique peut se manifester de deux façons non exclusives, mais au contraire complémentaires. Il y a des problèmes qui constituent le domaine de la philosophie au sens technique du terme, tels que le problème métaphysique, le problème de la connaissance, etc. Ces problèmes, qui ont toujours été remis sur le chantier par les philosophes depuis que la réflexion sur ces matières s'est éveillée, sont d'un abord difficile et l'affaire d'un petit nombre d'esprits. Mais la pensée philosophique, au sens large du terme, a une autre fonction, moins spéciale, socialement plus importante : à elle est dévolue la tâche de maintenir vivante notre culture tout entière en la préservant du danger qui découle de la spécialisation à outrance. André Burnier a dénoncé ce péril avec vigueur : « La culture, disait-il, a gravement compromis sa valeur en se laissant gagner par l'esprit technique. Chaque matière prétend être une fin en soi, un tout autonome. » Il faut que les activités culturelles cessent de s'ignorer et de s'isoler, car cet isolement les stérilise à la longue. Il faut qu'un esprit de large humanisme les mette en communication, et cet esprit sera philosophique, parce qu'il visera à embrasser le tout de l'homme et à l'ordonner en respectant l'originalité et la fonction propre de chacune des parties. Connaissant le prix des techniques, il ne leur permettra pas cependant de tuer l'âme.

Tel fut l'esprit qu'André Burnier apportait à son enseignement. Il allait au vif des questions, il ne se perdait pas dans le fatras de l'érudition, il savait chercher l'homme et ses problèmes derrière les idées, mais sans rabaisser les idées, sans leur ôter leur valeur propre et souvent déterminante : il jugeait sévère-

---

[1] T. XXV n. s. (1937), pp. 97-131.

[2] Octobre 1936, pp. 1-9.

ment cette sorte de mépris des idées qu'on entend parfois professer et qui est une des formes les mieux portées de la médiocrité.

Pour André Burnier le but de l'enseignement philosophique n'est pas de meubler l'esprit de connaissances, d'y monter je ne sais quel musée des systèmes. Ce n'est pas non plus de fournir toutes faites les solutions enfin découvertes et définitivement mises au point des grands problèmes que la réflexion philosophique agite depuis plus de deux mille ans. Non, mais l'enseignement philosophique doit nous apprendre — je cite encore — à « conduire notre pensée d'une manière claire et cohérente », c'est-à-dire, ajouterai-je, d'une manière courageuse et honnête, car l'un ne va pas sans l'autre. Dans la mesure où il atteint ce but, l'enseignement philosophique profite à l'homme tout entier et non pas seulement à certaines recherches d'un ordre spécial qui ne sont pas à la portée de tout le monde. Sans cesse André Burnier insistait sur la nécessité de cultiver la faculté que nous avons de juger. C'est par là uniquement que nous pouvons être nous-mêmes et échapper au danger de nous figer dans des attitudes et des formules convenues. « Nos attitudes et nos décisions, déclarait-il, puisent leur force et leur autorité dans la fermeté de nos jugements, dans la sûreté de notre réflexion, qui nous épargne de rester confus et incohérents vis-à-vis de nous-mêmes, de paraître aux autres inconsistants et obscurs. Qu'on nous comprenne bien : nous posons ici une condition nécessaire à toute activité humaine sans la prétendre suffisante... Une nature humaine, si riche qu'on la suppose, se condamne à la stérilité, si elle repousse les principes de cohérence et d'ordre que lui apporte l'activité de juger. »

Je crois pouvoir dire que si l'enseignement d'André Burnier a été hautement apprécié par ses étudiants, c'est qu'ils sentaient que tel était le profit qu'ils pouvaient en retirer : apprendre à mieux penser. André Burnier avait l'étoffe d'un maître et, dans sa courte carrière, il s'était déjà révélé un maître : en le perdant, je n'hésite pas à dire que notre Suisse romande a fait une grande perte, et cela à une époque où le désarroi de beaucoup d'esprits, la confusion des idées, la démission de la pensée réfléchie devant

les slogans de tout ordre attestent chez un trop grand nombre d'hommes un manque de discipline intellectuelle et de virilité dont on ne peut pas ne pas s'alarmer.

Mais André Burnier ne disparaît pas sans que quelque chose qui est émané de lui ne demeure : il y a une vie cachée et continuée des morts qui ont été des vivants ; ils ne cessent pas d'être des « esprits vivifiants », selon la belle expression biblique. S'il n'en était pas ainsi, nous ne serions pas réunis en ce jour. La vie et la mort, disions-nous, demandent un unique consentement. C'est qu'elles ne font qu'un *sub specie aeterni*. La brève existence terrestre une fois écoulée, elles sont pour ainsi dire décantées de tout le contingent et le secondaire, de tout le « trop humain » pour être versées dans le grand trésor spirituel où s'alimentent nos âmes.

Henri-L. Miéville.

II

Je voudrais savoir exprimer à la famille d'André Burnier, et plus spécialement à sa mère, à sa jeune femme, à sa sœur et à son frère les sentiments que nous tous, ici présents, nous éprouvons en cette heure consacrée au souvenir de l'être cher que nous avons aimé. Cette heure est empreinte d'une profonde mélancolie, qui n'est pas sans douceur cependant, lorsque nous songeons à tout ce qu'André Burnier a donné au cours de sa brève existence.

Que sa famille sache que son émotion est la nôtre et que nous nous associons étroitement aux sentiments qu'elle éprouve.

Pour moi, j'ai hésité à me faire entendre aujourd'hui. On parle si malaisément de ceux qui vous touchent de près et avec lesquels on a vécu une longue vie d'intimité, tant par la pensée que par le cœur.

J'ai gardé la vision très nette d'André Burnier, alors qu'il était encore petit garçon et que nous étions, son père et moi, collègues à l'Université de Neuchâtel. D'étroites relations de voisinage s'étaient tout naturellement établies entre sa famille qui, à ce moment, habitait Serrières, et la mienne qui demeurait à Auvernier. Ces relations se traduisaient, surtout le dimanche, par des promenades faites en commun sur les grèves du lac de Neuchâtel ou sur les hauteurs boisées du Jura.

Souvent, en été ou au temps des vendanges, nous nous rencontrions au bord du lac de Morat, à Praz, dans la vieille maison familiale qui appartenait aux parents d'André et dans laquelle eux et leurs enfants offraient à leurs hôtes un accueil plein de franche cordialité et d'attentions délicates. C'étaient alors, à pied ou en bateau à rames, de longues flâneries au cours desquelles se tenaient des conversations aussi riches que variées.

Puis ce fut Lausanne et divers séjours à la montagne où nous nous retrouvions les uns près des autres, à La Sage en particulier, d'où André fit ses premières grandes ascensions, jusqu'à la cabane Bertol, entre autres.

Durant toutes ces époques André Burnier a été tel que nous l'avons tous connu, franc et jovial, studieux et sachant toutefois se distraire, grave lorsqu'il méditait, gai avec abandon lorsqu'il se délassait avec quelques amis. Compréhensif de questions et de situations au-dessus de son âge, il fut, très jeune déjà, d'une maturité de pensée qui surprenait et qui faisait de lui, même pour ses aînés, un confident sûr et avisé.

* * *

Ses études universitaires brillamment achevées, il me fit part de son désir de présenter une thèse de doctorat sur le problème moral ; après plusieurs échanges d'idées concernant cette question, il choisit Charles Secrétan comme guide ; car, étant très attaché à notre tradition romande et très soucieux de sa destinée spirituelle, ce philosophe l'intéressait spécialement.

Je lui proposai alors de rattacher son investigation sur le problème moral à l'activité de juger, le jugement étant défini

comme les positions fonctionnelles que prend la pensée vis-à-vis des positions de la réalité, lesquelles dans tous les domaines sont la manifestation de l'être au sens métaphysique du terme.

Dans ces conditions, les jugements vrais se distinguent des jugements faux par l'unicité de leur position fonctionnelle. Le concept, d'autre part, n'est plus une donnée statique, rigide, ainsi que la logique classique, avec Aristote, l'avait considéré. Il se présente comme un invariant fonctionnel et opératoire. Il ne se suffit pas à lui-même, car il est constamment lié, d'une part, aux données qui sont fournies par les sensations ou qui sont perçues par le sens interne, d'autre part, aux jugements dont il est un élément fonctionnel. Ainsi le concept, tout en plongeant ses racines dans la réalité, permet de la structurer sur le plan de la réflexion. L'interdépendance fonctionnelle des positions de réalité se transpose de cette façon, grâce au jugement et au moyen du concept, en une interdépendance fonctionnelle d'idées liées entre elles.

Il faut de plus considérer que tout jugement est à la fois d'existence et de valeur, ce qui nous conduit à distinguer les jugements comme se rapportant à un existant univalent (un être géométrique par exemple) ou à un existant bivalent (tel un objet qui peut être beau ou laid).

Dans l'activité de juger ainsi comprise, je suggérai à André Burnier de rechercher quelles étaient la place et le rang des jugements moraux, d'examiner si ces jugements avaient un caractère *sui generis*, si et dans quelle mesure ils étaient liés à d'autres bivalences que le bien et le mal, au beau et au laid, par exemple.

Il s'enthousiasma pour cette idée et, après mûre réflexion, conçut sa thèse sous le titre que vous savez [1].

* * *

---

[1] *La pensée de Charles Secrétan et le problème du fondement métaphysique des jugements de valeur moraux*, Neuchâtel, 1934.

Dans quel esprit il entreprit son travail, il nous l'indique lui-même, après l'avoir terminé.

> Notre âge, dit-il, est celui où on défriche du terrain, où on prépare la besogne de l'avenir, non celui où on noue sa gerbe et où l'on présente aux autres, la journée finie, la somme de son travail...
>
> Profondément préoccupé de l'énigme que pose à l'homme le problème de sa conduite, de la valeur de ses actes et de sa fin, c'est par un impérieux besoin personnel que nous nous sommes intéressé à la question du fondement de la morale. La lecture de Secrétan, en même temps qu'elle nous initiait admirablement à ces questions, nous proposait une solution qui ne nous satisfaisait pas : le bien, la liberté, le devoir restaient pour nous des réalités aussi indiscutablement présentes qu'obscures.[1]

Pour dissiper cette obscurité André Burnier commence par exposer la pensée même de Secrétan. Il le fait avec une perspicacité et une objectivité remarquables, faisant ressortir d'une façon lumineuse la valeur de cette pensée, et, d'autre part, mettant à nu les pétitions de principe, inconscientes, des raisonnements par lesquels elle cherche à se justifier. Il montre en particulier comment Secrétan, alors qu'il croit rester uniquement sur le terrain philosophique de la raison et de l'expérience, fait intervenir implicitement les données de la foi et de l'expérience chrétienne, et préjuge ainsi de la solution relative au fondement de la morale. « L'expérience, dit André Burnier, ne nous donne point d'explication, elle nous pose des problèmes, elle vérifie des solutions proposées. » Quant à la raison, elle repousse tout *a priori* qui n'est pas franchement explicite et dont elle n'a pas éprouvé la solidité et l'impérieuse nécessité.

L'enquête sur Secrétan terminée, c'est l'histoire de la philosophie qui est interrogée. Pour étudier les philosophes dont il parle, André Burnier ne recule devant aucun effort. Il passe de longs mois en Allemagne pour être à même de lire dans l'original l'œuvre des penseurs allemands, en particulier celle de Kant.

---

[1] *Ouvr. cité*, p. 233.

Il excelle à caractériser ces divers penseurs, dans ce qu'ils ont d'essentiel, par quelques alinéas lapidaires.

Voici, par exemple, le parallèle qu'il établit entre Secrétan et Kant qui, l'un et l'autre, garantissent la morale par le moyen de la religion.

> La religion de Kant, dit-il, est la religion naturelle, celle de son siècle. Rousseau lui en a ouvert la voie dans la *Profession de foi du vicaire savoyard*...
>
> Secrétan a cru justifier ce primat (celui de la morale) en montrant que l'être dans sa nature était moral. En fait il n'a fait que substituer à la religion naturelle la religion chrétienne révélée qui apporte une structure toute faite de la nature de l'être telle que l'idéal moral semble pouvoir y prendre naturellement racine...
>
> Sera-ce donc, demande André Burnier, toujours grâce à la religion que l'homme affirmera le fondement objectif de la morale ? (Pour le savoir) examinons ce que l'histoire de la philosophie peut encore nous apprendre à ce sujet.[1]

Il constate alors que Platon, les Stoïciens, Plotin et Spinoza placent également en Dieu la base de leur morale ; mais leur Dieu est autre que le Dieu chrétien.

Ainsi, en suivant la voie ascendante, on trouve, dit-il,

> deux conceptions de Dieu... issues de cette tentative de l'homme pour résoudre le problème des rapports de la métaphysique et de la morale. Ce sont les deux Dieux de Pascal qui ne parviennent ni l'un ni l'autre à satisfaire entièrement l'homme. Le premier, celui des « philosophes », laisse, insensible dans son indifférence et son immobilité, crier le cœur et l'âme humaine vers un idéal de bien ; l'autre, le Dieu des religions, dont la plus profonde et la plus compréhensive des besoins humains est celle du « Dieu de Jésus-Christ », laisse l'homme apaisé dans son âme, mais tourmenté et angoissé dans sa pensée.[2]

---

[1] *Ouvr. cité*, p. 173-174.

[2] *Ouvr. cité*, p. 177.

> Le philosophe sera-t-il plus heureux, se demande encore André Burnier, en essayant de détacher la morale de tout fondement métaphysique, en niant la finalité de l'être et en faisant dépendre notre conduite d'éléments étrangers à une fin attachée objectivement à la nature de l'être ? [1]

Sont alors examinées les morales fondées sur l'intérêt et l'utile, puis les morales qui reposent sur des données affectives comme la sympathie et l'antipathie, et enfin les morales volontaires telles que celles de Nietzsche et, sous certains rapports, celle de Bergson.

Mais ces diverses philosophies enlèvent — ou tendent à enlever — à la morale le fondement objectif dont elle ne saurait se passer.

Il faut donc, déclare André Burnier, transformer la position du problème et la faire dépendre de l'activité de juger, en se plaçant sur le terrain fonctionnel.

De là, l'analyse de l'activité de juger sous le signe des valeurs : vrai et faux, bien et mal, beau et laid. Dans cette analyse, à la fois largement et minutieusement conduite, que de choses intéressantes et originales il y aurait à relever ! J'aimerais pouvoir montrer, entre autres, combien tout ce qui concerne la position des valeurs morales vis-à-vis du beau est mis en lumière avec une intuition affinée et la vision nette, ferme et nuancée de tous les aspects de la question. Quoi qu'il en soit, du travail d'analyse ainsi accompli découle la nature fonctionnelle du devoir, ainsi que le caractère fonctionnel de l'activité de juger et de la manifestation de l'être.

Grâce au fonctionalisme, ce qui est (c'est-à-dire la réalité immédiate) et ce qui doit être (c'est-à-dire le devoir) se trouvent étroitement unis et la morale possède un fondement qui est à la fois objectif et subjectif.

> ... notre compréhension de la réalité, dit André Burnier, sera à la fois subjective et objective ; subjective en tant

---

[1] *Ibid.*

> que cette réalité se soumet aux conditions de notre activité de juger ; objective, en tant que nos jugements obéissent à des principes extérieurs à eux, issus de la nature de l'être.[1]

La tâche de la pensée est alors de rechercher

> une formule d'équilibre entre l'être et sa manifestation, entre Dieu et sa révélation, dans une réalité où ils ne sont connus que par l'homme, qui veut faire jaillir de leur union harmonieuse la vraie nature de cette réalité et le vrai sens de la destinée humaine.[2]

* * *

Je n'ai parlé jusqu'à présent que du penseur chez André Burnier, je voudrais dire deux mots de ce qu'il est comme écrivain philosophique.

Sous ce rapport sa thèse témoigne de qualités précieuses. Elle révèle une maturité et une sûreté de jugement étonnantes, lorsque l'on songe à l'âge de celui qui l'a écrite. Ces qualités sont d'autant plus surprenantes que le sujet traité est l'un des plus complexes qui soient, surtout si on l'aborde sous l'angle où s'était placé André Burnier pour l'étudier.

Pareille étude exigeait, en effet, un commerce familier avec la pensée des grands philosophes, des connaissances étendues en littérature, en psychologie et en sociologie, sans parler d'autres disciplines. Il fallait ne pas se perdre dans les détails et dominer les questions. Dans tous les domaines qu'il dut explorer André Burnier sut dégager les choses essentielles, sans sacrifier les nuances qualitatives. Les images, les comparaisons concrètes viennent, à point nommé, pour soulager et illustrer, sans en déformer la signification, les développements les plus abstraits.

A tout cela se joint une probité scrupuleuse qui ne biaise jamais avec les difficultés et qui se marque par une complète indépendance de jugement. Cette probité, toutefois, s'accompagne d'une

---

[1] *Ouvr. cité*, p. 237.

[2] *Ouvr. cité*, p. 239.

grande compréhension de la pensée des philosophes étudiés et d'un effort constant pour se mettre à leur place, pour s'installer en eux.

* * *

Ces derniers jours, en relisant la thèse de notre jeune ami, je fus pris d'une grande mélancolie et d'une profonde tristesse. Je songeais que, s'il avait vécu, il aurait pris, l'automne dernier, en qualité de professeur suppléant, une part importante à la commémoration du centenaire de la leçon inaugurale de Charles Secrétan ; il était remarquablement qualifié pour parler de ce penseur qu'il avait si bien compris et aimé ! Je songeais aussi combien l'enseignement de l'histoire de la philosophie, que la Faculté des Lettres lui avait confié, eût fructifié entre ses mains. Apprécié des étudiants comme il l'était, il avait, en outre, fort bien saisi l'importance capitale de cette discipline. Ecoutons-le sur ce point :

> L'histoire de la philosophie peut donner le spectacle le plus ridicule de la vanité, de la prétention et de l'impuissance humaine. Ce n'est, en effet, qu'une succession d'individus se contredisant tous les uns les autres, édifiant chacun sur les ruines de leurs prédécesseurs un système nouveau que le suivant s'empressera de démolir. Il ne manque pas de gens pour coiffer la philosophie et ses servants d'un bonnet d'âne. Et l'on en arrive bien là, si l'on considère les différents systèmes philosophiques comme autant de solutions définitives apportées à des problèmes objectifs.
>
> Mais ces juges railleurs font à leur tour figure de philistins quand on leur montre qu'ils n'ont rien compris à la chose qu'ils prétendent juger : la vanité et la puérilité sont de leur côté. Si l'on considère l'œuvre de la pensée comme une œuvre humaine à laquelle les individus ne font que participer, si l'on regarde les problèmes et leurs diverses solutions comme une recherche de la pensée vers sa vraie position à l'égard du réel, l'histoire de la philosophie devient alors le spectacle d'un effort émou-

vant de l'homme pour réaliser une tâche qu'il a trouvée inscrite au fond de lui-même et d'une progression lente mais sûre de la pensée vers son but.[1]

* * *

Pour montrer à quel point André Burnier était apte à remplir la tâche que la Faculté des Lettres lui avait confiée, qu'il me soit permis d'en donner pour exemple sa dernière leçon d'histoire de la philosophie. Cette leçon avait pour sujet : *Les mystiques du XIIe siècle, saint Bernard et les Victorins :*

> Ces deux mouvements, déclare André Burnier, ont ceci en commun qu'ils se déroulent dans l'une des perspectives sur lesquelles nous avons vu s'ouvrir la philosophie de saint Augustin : celle de l'amour mystique qui résout le problème de la connaissance, qui donne satisfaction à notre besoin de comprendre, grâce à l'union contemplative de notre âme avec Dieu. En d'autres termes, c'est dans la manifestation de notre amour suprême pour Dieu qu'il faut chercher la réponse aux aspirations les plus diverses de notre être : nous connaîtrons Dieu en l'aimant et nous l'aimerons, si notre foi en lui demeure droite et pure.
>
> Mais la mystique cistercienne se distingue de celle des Victorins en ceci qu'elle se passe de tout usage de la philosophie dialectique, qu'elle tient pour un instrument à la fois inutile et dangereux ; tandis que les Victorins admettent l'activité de la raison comme un moment nécessaire de l'ascension de notre âme vers Dieu.
>
> Occupons-nous d'abord de la théologie mystique qui naquit dans l'abbaye de Citeaux et connut ensuite d'autres foyers, en particulier celui de Clairvaux, où le plus illustre de ses représentants, saint Bernard, lui donna tout son éclat...
>
> Par son ardeur à dénoncer et à faire condamner les tenants de la spéculation dialectique, et en tout premier lieu Pierre Abélard — dont il fut l'adversaire acharné et dont il triompha finalement devant les conciles —, il devint pour la postérité la grande figure de la mystique cistercienne au XIIe siècle.

---

[1] *Ouvr. cité*, p. 167.

> Ne pensez pas que ce moine-abbé, malgré son aversion pour la dialectique et sa consécration à la discipline de l'ordre, fût un ignorant. Saint Bernard est un homme de haute culture et dans l'école de la charité — *scola caritatis* — qu'il dirige à l'abbaye de Clairvaux où il forme les âmes de ses moines selon une méthode volontairement et diamétralement opposée à celle qui fleurit dans les écoles de Chartres et de Paris, il ne bannit que la philosophie et non les lettres : un esprit orné et cultivé n'est point pour déplaire à Dieu, pense-t-il, à condition qu'on n'oublie jamais que notre premier et notre essentiel souci demeure, sur cette terre, celui du salut de notre âme.

André Burnier fait ensuite l'exposé des doctrines. Il met dans cet exposé autant de compréhension et de sympathie que pourrait en avoir l'un de leurs plus fervents adeptes.

> Aimer Dieu, tel est le mot d'ordre de saint Bernard, car pour lui l'amour est beaucoup plus qu'une vertu morale ou une discipline spirituelle, il est le fondement même de l'être, il est un principe d'une portée métaphysique ; mieux encore, il est le seul principe métaphysique, la seule loi qui règle la vie de Dieu et celle de ses créatures.
>
> Dieu est amour, tel est le commencement et telle est la fin de toute réalité. Entendez bien que le verbe être n'est pas ici une simple copule ; il est pris au sens fort, il indique qu'en Dieu l'amour est le lien substantiel qui maintient l'unité des trois personnes. Par conséquent, l'œuvre de Dieu et en premier lieu nos âmes, ses créatures, qui sont faites à l'image de Dieu, sont faites à l'image de l'amour. Seulement, il s'agit d'un amour dérivé, issu de la volonté de Dieu à notre égard ; alors que, dans la Trinité, Dieu s'aime ineffablement en vertu de sa nature substantielle, nous aimons Dieu pour lui obéir, parce qu'il nous a aimés le premier, et, par là, nous a voulus semblables à lui...
>
> Mais la chute a changé du tout au tout les conditions de la liberté humaine ; elle nous a fait perdre à la fois notre pouvoir de discerner et notre pouvoir de réaliser le bien ; toutefois notre faculté de consentement demeure, car elle est inaliénable (tout comme chez saint Augustin) ; si nous la perdions, nous disparaîtrions, car elle est le fondement même de notre nature d'*être* créé. Nous conservons donc une volonté, mais qui devient l'esclave

du péché ; privée de discernement et privée de la capacité de réaliser le bien, elle consent toujours au mal.

Cependant l'âme humaine est profondément malheureuse, et il est facile de le comprendre : notre volonté était faite pour aimer Dieu, c'était là sa destination naturelle, unique ; et maintenant, par la malédiction du péché, elle s'attache à un autre objet que Dieu, elle s'attache à des passions, à des désirs, qui sont étrangers à sa nature, qui ne peuvent la satisfaire. Toujours inassouvie, rejetant chaque jouissance l'une après l'autre, elle va de désir en désir, prise dans un cercle infernal dont elle ne peut sortir. C'est que, en se détachant de Dieu et en s'attachant à lui-même, l'homme s'est détaché de lui-même aussi, de sa véritable nature, qui était d'être semblable à Dieu ; il est devenu la caricature de lui-même. Il ne se reconnaît plus dans l'image que le péché lui présente de lui ; en trahissant Dieu, il s'est trahi lui-même ; en entrant dans le monde de la dissemblance d'avec Dieu, il est entré dans le monde de la dissemblance d'avec lui-même ; en s'aimant lui-même, en se préférant à Dieu, en aimant en lui ce qui est différent de Dieu, il a perdu sa ressemblance avec Dieu, ce qui revient à dire qu'il a perdu sa ressemblance avec lui-même ; l'homme, dans le péché, ne fait pas seulement horreur à Dieu, il se fait horreur à lui-même, voilà le secret de son tourment, de son angoisse, de ses dégoûts et, pour le dire en un mot, de son malheur sur cette terre...

Mais Dieu est venu sauver la créature déchue en envoyant son Fils sur la Terre

et il a parachevé l'œuvre commencée par son Fils. en communiquant aux hommes le don du Saint-Esprit. Ainsi s'est accompli le miracle absolument gratuit du salut des hommes pécheurs qui ont retrouvé successivement la vertu du discernement et la vertu du pouvoir de réalisation ; dès lors, leur volonté régénérée, éclairée et de nouveau efficace, est rendue à sa destination première, elle est de nouveau semblable à celle de Dieu.

Après cet exposé André Burnier se livre à une pénétrante analyse de la notion de ressemblance, du caractère et de la consommation de l'union mystique, puis il ajoute que

relativement à ces problèmes il est un point qu'il faut nettement préciser. Pour saint Bernard l'amour

mystique, pour rétablir une harmonie sur le plan métaphysique et sur le plan de la connaissance entre Dieu et l'homme, se garde de toute *confusion* entre la créature et le Créateur ; à aucun moment, ni dans les extases de cette vie ni dans l'état de béatitude continue de la vie future, la substance de l'âme ne se fond dans la substance divine, la volonté de la créature ne s'identifie avec la volonté de Dieu, la connaissance de l'homme ne s'égale à la connaissance de Dieu. Non, nous demeurons constamment distincts de notre Créateur, nous sommes à son image, nous sommes semblables à lui, notre volonté vit en parfait accord avec la sienne, notre connaissance est analogue à la sienne, mais c'est là le terme ultime et jamais dépassé de notre union avec Dieu. Si cette union nous apporte la paix, si en elle se dénouent toutes les antinomies de notre nature et s'harmonisent toutes les aspirations de celle-ci, souvenons-nous donc que cette union repose sur une expérience vécue qui affirme notre unité entière avec Dieu dans notre distinction absolue d'avec lui ; cette unité est donc toute différente, saint Bernard y insiste, de l'unité substantielle qui unit les personnes de la Trinité ; sans doute on dit d'elles également qu'elles sont distinctes, dans leur unité, mais il s'agit d'une unité mystérieuse qui n'altère pas l'unité de leur substance, alors qu'entre Dieu et nous il s'agit au contraire d'une distinction que proclame l'irréductible distinction de substance entre le Créateur et sa créature.

Quant au mysticisme des Victorins, voici quelques-uns des aspects qu'André Burnier en donne :

Pour les Victorins, comme pour saint Bernard, l'amour est la loi du monde, car elle est la loi de Dieu. En effet, nous dit Richard, seul l'amour est capable de nous faire saisir le lien substantiel qui unit en Dieu les trois personnes de la Trinité. Dieu le Père, étant dans son essence l'amour parfait, exige un objet digne de lui pour exercer cet amour ; ainsi est engendré le Fils coéternel au Père et parfait comme lui. Mais cet amour à deux resterait comme entaché d'égoïsme, si d'un commun accord le Père et le Fils ne le reportaient sur une troisième personne égale à eux et parfaite comme eux, le Saint-Esprit.

Nous voyons comment, aux yeux de Richard, l'amour parfait qui constitue la substance unique de Dieu exige la présence en celle-ci des trois personnes réelles de la Trinité. Dès lors l'œuvre de Dieu sera, elle aussi, tout entière à l'image de l'amour, c'est-à-dire qu'elle devient un symbole de cette réalité divine ineffable ; notre âme est un reflet de l'amour de Dieu, mais la nature en est un également, c'est ce qui nous permettra, en partant du monde sensible, puis en nous élevant au monde intellectuel et au monde intérieur de l'âme, de comprendre cette loi d'amour qui domine l'ensemble de la réalité. Ainsi, par la connaissance de la nature, puis par la connaissance de notre âme, nous nous préparerons à la connaissance de Dieu, c'est-à-dire à la vie contemplative, née de notre union avec celui-ci.

Mais depuis la chute, cette vision graduelle nous est devenue impossible, car nous avons perdu la puissance de contemplation, la capacité de nous unir à Dieu, nous n'avons gardé que les connaissances par les sens et par la raison, dont la véritable signification est désormais déformée. En effet, elles deviennent pour nous des buts en soi, de fallacieuses sources de jouissance ; nous nous complaisons au monde sensible ou à l'activité de notre intelligence, car nous ne comprenons plus que ce ne sont là que les signes d'une réalité plus haute et seule véritable, qu'ils doivent être pour nous seulement la préparation à une connaissance ineffable, qui dépasse à la fois la raison et les sens et qui est exprimée par notre expérience de l'amour de Dieu. Il faut donc rétablir en nous une juste vision des choses, redresser une perspective faussée. Cette opération du salut, qui ne peut s'accomplir que grâce au sacrifice du Christ et à la communication des dons du Saint-Esprit, chez les Victorins comme chez saint Bernard, ne s'exprimera cependant pas exactement par les mêmes moyens, et n'usera pas des mêmes voies.

En effet, chez saint Bernard, l'instrument de notre salut c'est l'humilité et la charité, c'est une discipline uniquement morale et religieuse que nous parvenons à nous imposer avec le secours tout puissant de la grâce divine ; chez Hugues et Richard cette œuvre de purification de notre âme n'est certes pas négligée, elle est même affirmée par eux en termes exprès comme tout à fait indispensable à l'accomplissement de notre salut,

mais elle s'accompagne d'un redressement *intellectuel* dans lequel nos sens et notre raison jouent un rôle...

Tout concourt ainsi en nous, sens, raison, cœur et volonté, à comprendre la souveraine loi d'amour qui règne sur l'univers et à nous préparer à consommer l'union mystique qui nous apportera, non plus une connaissance symbolique et allégorique, mais une connaissance directe de Dieu, cette connaissance que nous avons déjà trouvée chez saint Bernard, qui, située au delà de toute expression intellectuelle, consiste plutôt à sentir Dieu, à nous sentir avec Dieu, qu'à le comprendre au sens ordinaire du mot. Il y a donc chez les Victorins, comme chez saint Bernard, mais conçus d'une manière plus intellectuelle, deux degrés dans la vie mystique...

Reste à examiner la valeur du mysticisme comme moyen d'une connaissance métaphysique de l'être. Sur ce grave problème la leçon, malheureusement inachevée, ne donne que les objections faites à saint Bernard et dont voici la teneur.

La métaphysique et la théorie de la connaissance que saint Bernard a tirées de son expérience mystique reposent donc tout entières sur des notions de similitude, de ressemblance, d'image, qui définissent les rapports existants dans tous les domaines entre la créature humaine et Dieu. Voilà qui met la théologie de saint Bernard à l'abri de tout soupçon d'immanentisme volontaire ou de panthéisme conscient ; mais cela ne nous pose pas moins une grosse question qu'il nous faut maintenant examiner.

Peut-on vraiment construire une métaphysique et une théorie de la connaissance cohérentes en déterminant la nature constitutive de l'homme et du monde créé par la seule notion du semblable ? Ce n'est pas la valeur de l'expérience mystique de saint Bernard qui est ici en cause, cette expérience est un fait d'une signification religieuse admirable et devant laquelle nous nous inclinons très bas ; elle charge la vision chrétienne du monde d'une puissance dynamique extraordinaire pour l'âme capable de donner un tel élan à sa foi, mais, ceci est tout autre chose et ceci seul nous concerne ici, est-ce que cette expérience, comme saint Bernard l'a cru, permet à la vision chrétienne du monde de s'intégrer dans une métaphysique qui donnerait

enfin à notre pensée la satisfaction que la dialectique ne parvenait pas à lui fournir ?

Le semblable n'existe que par la présence simultanée du commun et de l'irréductible ; supprime-t-on un de ces deux éléments de la réalité, le semblable disparaît ; car il n'est rien par lui-même ; il n'est que la constatation, *faite par notre esprit,* qu'il y a dans les choses qu'on lui présente du commun et de l'irréductible.

Voyons maintenant ce qu'affirme l'expérience mystique ; elle supprime le caractère irréductible de notre personne et maintient l'existence du semblable dont elle fait précisément l'élément qui nous distingue radicalement de Dieu : ce qui fait que nous ne sommes jamais identiques à Dieu, c'est que nous sommes seulement une image de lui, dit-elle, mais cette image, pour être pure, doit avoir supprimé tout ce qui en nous est dissemblable de Dieu, c'est-à-dire tout ce qui nous est propre : nous ne nous aimons qu'en aimant Dieu d'une manière absolue, qu'en confondant l'amour que nous nous portons à nous-mêmes avec l'amour que nous portons à Dieu ; l'accord total de notre volonté avec celle de Dieu signifie que notre volonté n'a plus d'objet propre, qu'elle veut rigoureusement ce que Dieu veut et pourtant elle demeure distincte de la volonté divine. Cela est proprement incompréhensible, car une telle attitude consiste à affirmer l'existence du semblable, tout en niant les conditions dans lesquelles seules, nous venons de le voir par notre analyse, le semblable peut exister. De deux choses l'une, ou bien nous sommes seulement semblables à Dieu et cela veut dire que notre volonté n'épouse jamais absolument la volonté de Dieu, qu'elle est à la fois commune à la sienne et irréductible, qu'elle possède donc un objet propre et distinct de l'objet de la volonté de Dieu, que notre amour pour Dieu ne saurait faire disparaître notre amour de nous-mêmes et la question des rapports entre notre volonté propre et la volonté de Dieu n'est nullement résolue par le mysticisme. Ou bien notre volonté est véritablement indistincte de celle de Dieu quant à son objet : aimer Dieu et nous aimer nous-mêmes ne constituent qu'une seule et même chose, dans ce cas nous ne sommes plus seulement semblables à Dieu, nous sommes identiques à lui ; quand on supprime dans la réalité le caractère irréductible et propre de deux objets au profit exclusif de leur caractère commun, ils cessent d'être

semblables pour devenir identiques ; mais, ici, la conséquence est grave, car cette identité des volontés conduit forcément à une identité de substance et donc à un immanentisme contraire aux affirmations de la foi chrétienne.

La conclusion à tirer de cet examen nous paraît être la suivante : l'expérience de l'amour mystique qui affirme l'union de l'âme avec Dieu, de telle manière qu'elle demeure semblable à lui bien qu'elle ait abdiqué toute volonté propre, possède une portée religieuse très grande, mais elle repose sur un fondement métaphysique contradictoire. Celui-ci en effet nous fait verser soit dans le panthéisme, soit dans un humanisme qui accorde à l'homme un destin propre et différent de celui de Dieu, et les deux positions sont en contradiction avec la vision chrétienne du monde. L'attitude mystique ne saurait donc accorder la vision chrétienne du monde avec une métaphysique cohérente qui satisfasse la pensée ; cette attitude ne fait au contraire que poser le problème avec plus d'acuité.

On le voit. Rien ne manque au tableau brossé par André Burnier. La situation et l'atmosphère historiques sont évoquées d'une façon aussi vivante que précise. Les personnages et leurs doctrines sont tracés avec une vigueur et une pénétration remarquables ; non moins pénétrantes sont les remarques critiques et les comparaisons faites à leur sujet. Le double aspect du mysticisme au XIIe siècle est mis en pleine clarté.

* * *

André Burnier, ainsi que nous l'avons vu, considérait sa thèse non comme un point d'arrivée, mais comme le point de départ de ses futures recherches ; et, de fait, dans ses publications ultérieures nous retrouvons, plus mûrie et plus sûre d'elle-même, la préoccupation constante qu'il avait de la destinée morale de l'homme.

Dans l'article, entre autres, qu'il a consacré à la morale antique, telle que Léon Robin l'a exposée dans un volume de l'*Encyclopédie philosophique*, il en résume avec vie et netteté les divers aspects et montre que, si nous devons être infiniment

reconnaissants aux philosophes grecs d'avoir précisé le problème moral et d'en avoir cherché la solution dans la nature de l'être, il faut cependant dépasser les positions prises par eux, renoncer à toute représentation d'un bien métaphysiquement circonscrit et concevoir les vérités morales sous l'angle du fonctionalisme.

Ces mêmes préoccupations morales de la destinée humaine, nous les trouvons dans les dernières pages qu'André Burnier a écrites et que sa compagne et son frère ont publiées sous le titre d'*Essais*. Destinés au grand public, ces *Essais*, comme tout ce qui est vraiment vécu et pensé, ont l'accent ferme, simple et personnel, à quoi se reconnaît la vraie originalité, laquelle est dépourvue de toute recherche artificielle. Ils sont, de plus, d'une tenue littéraire remarquable, classique dans le plein sens du terme, et d'un style nerveux et sobre tout à la fois.

> Si, écrit André Burnier dans son avant-propos, nous avons choisi le champ de la réflexion et de l'action morales pour observer les ravages que provoque notre infirmité spirituelle et intellectuelle, c'est que ces ravages y apparaissent de manière évidente et qu'ils se sont étendus sur notre pays, depuis plusieurs siècles, comme une lèpre tenace qu'on a décidé d'ignorer ou qu'on n'a plus la force de soigner.

Cette lèpre, c'est ce qu'André Burnier appelle le moralisme — et par là il entend tout ce qui fait de nous des automates dans les rapports sociaux, dans la vie de l'esprit et du cœur, comme aussi dans la façon d'accomplir son devoir. Il montre comment il faut, pour la pensée, pour les actes et pour les sentiments, choisir une ligne de conduite qui se situe dans la vérité, c'est-à-dire qui évite les deux écueils dont l'un s'appelle le conformisme et l'autre le non-conformisme anarchique. Le premier n'est pas autre chose que le moralisme ; le second n'est pas une vraie libération, car il est infécond et tout aussi dogmatique que le moralisme.

On ne peut lire sans émotion ces *Essais* qui ont été écrits en pleine période de maladie. Ils ont une résonance grave et profonde, comme tout livre médité, composé et achevé en face de

la vie et de la mort possible ; mais ils sont en même temps un chant de triomphe en l'honneur de la vie et des vraies valeurs spirituelles.

La lecture des *Essais* souligne d'une façon aiguë la perte que la Faculté des Lettres et la Société romande de philosophie ont faite par la mort d'André Burnier.

Elle souligne non moins douloureusement le vide qui ne saurait être comblé dans le cœur de tous ceux qui ont aimé cet être d'élite, qui ont bénéficié de son affection et de son commerce.

Mais il a tracé un sillon fécond ; il reste un exemple pour nous tous et nous console ainsi, au delà de la mort, dans notre grand chagrin.

Arnold REYMOND.

III

Ceux qui reconnaissent la royauté de la raison sont le plus souvent étonnamment étroits dans l'application qu'ils en font : ce sont des scientistes qui vous agacent par les limites restreintes de leur vision intellectuelle, par leur myopie spirituelle. D'un geste brutal de fanatiques ils ferment de vastes perspectives humaines. Ils ont trouvé une Méthode — avec un grand M — et cette Méthode, au lieu de se modeler et de s'assouplir au contact du donné, du réel, devient un lit de Procuste qui permet de retrancher toute réalité à laquelle elle ne s'applique pas exactement.

Dégoûté des rationalistes au sens étroit du mot, cherche-t-on le contact avec les natures riches et généreuses, avec les personnalités largement réceptives, pour lesquelles rien d'humain n'est étranger ? Hélas, presque toujours la déception est cruelle, car cette magnifique largeur de vue, cette ouverture à tous les vents de l'esprit, à tous les souffles du grand

large, est achetée au prix d'une incohérence foncière, d'une incapacité à juger ce qui est compatible et ce qui ne l'est pas, à ordonner et à dominer toutes les richesses qui s'offrent; leur pensée devient un lieu de passage, un lieu public, et n'est plus ce qu'elle devrait être : le centre d'une activité coordinatrice originale, c'est-à-dire une raison.

L'esprit humain est décidément bien faible, car la volonté de rigueur, le besoin de cohérence engendre le plus souvent la myopie spirituelle, l'étroitesse hargneuse et méprisante, alors que le besoin de tout embrasser, de ne rien perdre de ce qui s'offre, laisse l'esprit qui s'y abandonne, s'il ne possède pas une exceptionnelle vigueur, complètement désarticulé et amorphe.

Or André Burnier a été, à la fois, un esprit doué d'une exceptionnelle vigueur et une nature riche et complète : il a su réaliser cet équilibre harmonieux et infiniment rare. Un autre que moi vous retracera sa personnalité au contact de la vie de tous les jours. Je me bornerai à dégager l'aspect technique et philosophique sous lequel se sont manifestées les deux composantes complémentaires de sa nature.

Il n'y a probablement pas de travail intellectuel à la fois plus ardu et plus semé d'embûches que la recherche philosophique. Il faut dans ce domaine penser avec rigueur, si l'on veut éviter l'éloquence verbeuse, et cela en tenant compte de tout à la fois, en s'efforçant de ne négliger aucun aspect important du réel. Suivre une piste de pensée avec fougue, en ignorant tout des autres chemins qui croisent notre route, c'est, en philosophie, faire œuvre vaine et caduque, car c'est oublier ce qui constitue le but suprême de la sagesse : la recherche de l'harmonie de l'ensemble. En l'absence du contrôle expérimental qui est le guide des sciences exactes et de la logique serrée qui conduit la recherche du mathématicien, la rigueur de pensée en philosophie est uniquement garantie par la qualité de l'esprit qui s'y livre, esprit qui doit être apte à se soumettre volontairement à une discipline stricte. L'important est de partir d'emblée dans la bonne direction, si l'on ne veut pas s'engager dans des difficultés inextricables et être finalement contraint de faire des

hypothèses artificielles pour rendre compte, au terme de la construction, d'un aspect du réel que l'on avait négligé au début, alors que l'on choisissait sa méthode.

Dans notre monde vieilli, où tous les chemins ont été frayés et suivis jusqu'au bout par des hommes de génie, quelle attitude faut-il prendre vis-à-vis du problème philosophique ultime, du problème de l'être ?

Le répudier, ainsi que l'ont fait le positivisme et partiellement le criticisme ? C'est évidemment — aujourd'hui que ces philosophies sont déjà constituées — la solution la plus facile, celle qui nous débarrasse d'un problème importun. Mais cela n'empêche nullement ce problème de continuer à se poser de façon toujours plus aiguë. L'histoire de la pensée prouve surabondamment que toutes les tentatives de mettre les questions métaphysiques à la porte, ou simplement en quarantaine, ont toujours finalement échoué.

André Burnier a abordé ce problème ardu au moyen de ce qu'il nomme son fonctionalisme, qui est une méthode destinée à ouvrir la voie à toute enquête métaphysique ultérieure : c'est en quelque sorte « les prolégomènes à toute métaphysique future » pour reprendre une expression kantienne. Le fonctionalisme constitue, avec la notion d'activité de jugement dont M. Arnold Reymond nous a parlé, la clé de tout ce qu'André Burnier a écrit en philosophie. On en trouve un exposé à la fois précis et vigoureux dans son article de la *Revue de théologie et de philosophie* de 1937 : *Quelques remarques sur les conditions métaphysiques du fonctionalisme* (p. 97).

Remarquons d'emblée que l'idée de fonction flotte, pour ainsi dire, dans l'air que nous respirons. Loin de nous la pensée de nous livrer à une pédantesque enquête historique pour établir le cheminement d'une telle idée dans la pensée moderne et l'usage que les philosophes en ont su faire. Bornons-nous à constater que tout le monde a entendu parler de « l'école fonctionnelle », destinée à faire le bonheur des écoliers, et à rappeler ce que nous avons dit des *Principes de la logique et la critique contemporaine* de M. Arnold Reymond : « Nous trouvons

tout au long de ce livre si riche et si varié la constante et vigoureuse affirmation du caractère fonctionnel de la pensée. Chaque concept que l'habitude et le langage nous font croire isolable est en réalité relié à d'autres concepts par l'ensemble des jugements implicites qui le définissent. » M. Arnold Reymond écrit ceci : « D'une manière générale un concept, en vertu même de sa fonctionalité, peut jouer divers rôles qui lui sont chaque fois assignés par les termes qui l'accompagnent et par l'ambiance de la phrase où il figure. » Rappelons encore que, pour M. Arnold Reymond, l'idée de vérité se définit par un double caractère fonctionnel ; une proposition vraie étant à la fois fonction du réel et fonction des autres propositions avec lesquelles elle forme système.

André Burnier a mis en œuvre d'une manière originale cette notion de fonction qui domine toute la pensée moderne, et c'est cela que nous voulons montrer, en nous aidant de quelques citations de l'article dont nous avons parlé.

« Le fonctionalisme n'est pas un système visant à donner une explication immédiate du réel et à apporter une solution aux différents problèmes qui s'offrent à la pensée. Il est principalement une méthode d'investigation dont le but est de déterminer la position des problèmes eux-mêmes, non leur solution. La question qu'il se posera est la suivante : devant la manifestation de l'être, comment arriver à déterminer les rapports fonctionnels que soutiennent les différents aspects du réel, entre eux d'abord, et ensuite avec l'ensemble de la manifestation à laquelle ils appartiennent ?... Le fonctionalisme affirme à son point de départ la nécessité de s'occuper de la donnée des problèmes avant de vouloir leur apporter une solution. » C'est contre tous les dogmatismes que le fonctionalisme est dirigé : « De la théologie à la morale, de la métaphysique à la science, partout où le dogmatisme s'est manifesté, son action a été paralysante ; il a arrêté la pensée dans sa marche pour l'enfermer dans d'étroites formules impératives... Sans cesse on pose une solution et on formule le problème après coup ; sans cesse on affirme avant même d'avoir interrogé ; on refuse toute vérification au nom

d'une autorité que la pensée elle-même ne peut accepter qu'en la subissant. »

Examinant les solutions partielles de Brunschvicg, de Heidegger et de Bergson, André Burnier parvient à cette conclusion : toute recherche philosophique doit tenir compte du fait que les trois facteurs suivants sont liés fonctionnellement les uns aux autres.

Le premier facteur est celui de l'*accomplissement* ou de *la réalisation de l'être* que surtout les existentialistes allemands, tel que Heidegger, ont mis en évidence. Ce facteur affirme un certain réalisme métaphysique.

Le second facteur, la *créativité*, postule un constant renouvellement et enrichissement de l'être. Bergson a développé cette conception de la réalité comme source d'un jaillissement imprévisible.

L'*activité de conscience* est le troisième facteur. Cette activité s'efforce de réduire la multiplicité offerte à l'unité. Brunschvicg a insisté avant tout sur cette activité *unifiante* de la conscience.

Le problème difficile est de comprendre comment jouent à la fois ces trois facteurs, de considérer que l'un quelconque d'entre eux est fonction des deux autres, et c'est en cela que consiste le fonctionalisme. En tenant compte, par exemple, exclusivement du troisième facteur, c'est-à-dire de l'activité de conscience, on se cantonne, ainsi que Brunschvicg l'a fait, dans un idéalisme constructiviste ; mais en tenant compte en même temps du premier facteur, qui pose une exigence de réalisme métaphysique, on aboutit à admettre que « le problème de la vérité dépasse celui de la connaissance, qu'il s'adresse à un objet dont le contenu est plus vaste et embrasse la totalité de la manifestation de l'être, alors que notre activité de connaissance et le rapport d'unification qu'elle exprime ne sont que l'aspect sous lequel la vérité se transmet à notre conscience. Ainsi l'idéalisme que semble introduire le facteur de l'activité de conscience doit être compris, non comme une réfutation du réalisme métaphysique, mais au contraire comme une meilleure compréhension et une plus juste interprétation de celui-ci. »

Est-ce à dire qu'André Burnier prétende instituer d'emblée un fonctionalisme métaphysique qui serait en quelque sorte un nouveau dogmatisme, à la fois plus souple et plus compréhensif que les autres ? Ce serait fausser entièrement l'interprétation de sa pensée si prudente et si avertie. Il propose le fonctionalisme à titre d'*hypothèse de travail* justiciable d'un plus ample informé. Le principe est de « considérer les éléments constitutifs du réel comme ne pouvant être isolés. » « L'erreur, pensons-nous, que les philosophes ont commise est d'avoir séparé, lorsqu'ils les ont dégagés, les trois facteurs de la réalité. Ils ont cherché, ayant été plus sensibles à l'un ou à l'autre, plus portés à pénétrer l'importance de l'un ou de l'autre, à hiérarchiser ces facteurs exclusivement en fonction de celui qui avait le plus attiré leur attention. C'est contre cette tendance à mettre à part l'un des facteurs et à le considérer exclusivement dans le travail spéculatif de la métaphysique qu'il faut réagir... Des considérations qui précèdent on peut conclure, me semble-t-il, à une thèse métaphysique générale, toujours sous réserve de vérification et d'abandon, qui s'exprimerait en ces termes : l'hypothèse de travail la plus fructueuse, celle qui semble, après l'examen des problèmes et des systèmes de l'heure actuelle devoir nous conduire à la recherche la plus féconde et ouvrir une voie nouvelle à la métaphysique, est celle d'un réalisme fonctionaliste. » Le terme de réalisme signifie que la conscience humaine ne doit pas être considérée comme le tout de l'univers et l'adjectif fonctionaliste corrige ce réalisme en affirmant que l'homme au sein de l'univers n'est pas, selon le mot de Spinoza, comme un Etat dans un Etat, mais que « l'activité de conscience dépasse les cadres de l'esprit humain ; elle doit être considérée comme une activité de l'être tout entier à laquelle nous participons, mais que nous n'épuisons pas dans les catégories de notre esprit. »

En résumé, alors que son maître, M. Arnold Reymond, avait développé une conception fonctionnelle en logique (chaque concept n'a de signification qu'en fonction des autres concepts qui lui sont liés) et une conception doublement fonctionnelle

de la connaissance vraie, le fonctionalisme d'André Burnier porte sur l'accès au problème métaphysique et cherche à synthétiser harmonieusement les trois facteurs de la manifestation de l'être, soit l'accomplissement de l'être, la créativité et l'unification par l'activité de la conscience.

Avoir conçu, pour aborder les grands problèmes métaphysiques, une méthode à la fois si large et d'un dessin si ferme, et cela à un âge où les apprentis philosophes en sont encore généralement aux engouements aveugles et aux partialités passionnées, voilà qui permettait tous les espoirs et qui rend encore plus cruelle la fin prématurée de notre ami.

André Burnier n'était plus, depuis longtemps, un « apprenti », c'était un maître dont la personnalité dégageait une souveraine autorité. Un des éléments fondamentaux de cette autorité réside, à notre avis, dans la magnifique confiance qu'il avait en la raison, confiance communicative qu'il faisait rayonner autour de lui. Il ne s'agit pas d'une confiance en une raison dogmatique, purement spéculative, mais bien en une raison critique et dynamique, centrée sur l'activité de jugement. A l'époque trouble que nous vivons, les hommes ont la passion de se soumettre à des mots d'ordre, à des slogans, de s'enrégimenter dans des groupements politiques ou religieux qui les décharge du souci de penser par eux-mêmes. Aussi le spectacle de l'admirable autonomie de pensée d'André Burnier et de sa rectitude de jugement est la chose la plus réconfortante qui soit. Il ne convient pas d'être l'esclave de son époque, de s'abandonner à toutes ses fluctuations ; ainsi, en philosophie, il est médiocrement original, pensons-nous, parce que l'existentialisme est à la mode, d'emboîter servilement le pas à cette philosophie qui escamote le problème de la connaissance et fausse sur certains points les conceptions métaphysiques. Par ailleurs, il est inintelligent de rester fermé à l'esprit de son époque, de bouder celle-ci : il faut se pénétrer de tout ce qu'elle contient de bon, mais pour le dépasser, pour l'intégrer à une plus vaste synthèse ; André Burnier nous a montré comment il convenait d'utiliser l'existentialisme qui a un message urgent à nous communiquer,

mais qui ne constitue pas le dernier mot de la sagesse et la mise à mort définitive de toutes les autres formes de pensée.

Se garder des engouements faciles et exclusifs dans lesquels tombent les esprits inquiets, les agités, afin de pouvoir intégrer le présent mobile aux richesses acquises, en vue de contribuer à l'édification d'une philosophie éternelle, telle est la voie que nous a montrée notre ami, telle est la leçon durable que nous propose sa vie à la fois si brève et si féconde.

Maurice Gex.

IV

Dans les *Essais* qui viennent de paraître, et qui sont un témoignage de la haute sagesse humaniste à laquelle atteignait déjà l'effort de sa pensée, André Burnier montre admirablement combien jamais une vraie pratique de la justice et un réel exercice de l'amour ne doivent se séparer d'une activité du jugement qui fait toute l'essence morale de l'homme. Les amis d'André Burnier sentaient à tout instant que l'amitié qu'il leur vouait n'était pas chez lui un facile abandon du cœur, un laisser-aller sentimental qui dispense de tout effort et de toute véritable attention, mais qu'il y mettait son être entier, qu'il y versait toute la richesse de sa personnalité intellectuelle et morale, toutes les exigences, si rigoureuses, de son esprit. Ils sentaient que son affection pour eux était faite non seulement d'une merveilleuse tendresse virile, non seulement de ce don spontané et riant qui est la seule forme vraie de l'abandon, mais d'une profonde lucidité, d'une conscience exacte et subtile de leurs besoins, d'une connaissance sensible de leur propre personnalité ; non seulement de ce respect à demi-indifférent qui facilite les rapports entre les hommes, mais d'une estime à la fois généreuse et réfléchie, d'une adhésion intérieure, discrète, et cependant décisive, à ce qu'ils éprouvaient comme le meilleur d'eux-mêmes. La vision spirituelle qui était au centre de sa vie profonde, il

ne la quittait pas pour aller à ses amis ; c'eût été, pour lui, ne point aller vraiment vers eux. Pas plus que, si soucieux de la condition des hommes, si désireux de leur large contact, si attentif à leur vie unanime, il ne permettait à sa vive sympathie, pour qu'elle soit plus tranquille, de se faire aveugle. Il ne croyait pas que les sentiments aient rien à gagner à renier l'intelligence ; d'ailleurs, si aiguë, la sienne était trop pétrie de sagesse et d'humanité pour ignorer les besoins du cœur. Cette unité de l'esprit, qui fait le terme mouvant de toute philosophie, elle s'incarnait déjà, active, créatrice, dans son être intime, elle s'y incarnait déjà comme unité de l'être, alors même que ce véritable philosophe n'était pas toujours plus qu'un autre capable de lui donner son expression achevée et son parfait dessin.

Il ne se divisait pas entre ses intérêts si divers, entre ses préoccupations multiples, entre tant de domaines qui sollicitaient sa curiosité, son effort, son plaisir. Il ne se divisait pas non plus entre ses amis, et chacun d'eux le trouvait tout entier disponible, tout entier présent, avec une plénitude d'accueil, de don, et, aussitôt, d'entente, que les relations humaines comportent rarement. Chacun d'eux apportait ses réflexions et ses soucis, chacun d'eux demandait le conseil et l'aide dont il avait besoin, chacun d'eux venait avec sa forme particulière de confiance et de contentement. Et ce n'était pas seulement leur caractère ou leur sensibilité, mais, dans ce domaine de la vie la plus concrète dont cet esprit, si épuré par ailleurs, avait une perception si riche, c'était jusqu'à leur forme de culture, d'activité ou de plaisir, jusqu'à leur profession, jusqu'aux conditions matérielles et morales de leur vie, qui les rendaient dissemblables. Lui était toujours là, ouvert à tous, capable de participer aux soucis de chacun, bien plus, capable, et c'était là son vrai don, de faire participer chacun d'eux, selon sa mesure, à ses soucis à lui. Ah! il n'y avait pas besoin d'être philosophe, il n'y avait pas besoin d'être un sage! Il n'y avait là qu'un homme qui vous accueillait ; mais il est vrai qu'auprès de lui on devenait en quelque sorte un sage, dans le sens le plus humain et le plus humble du mot, car, s'il n'imposait sa propre

pensée à personne, il obtenait que chacun fût fidèle à la sienne. Il ne partageait pas avec vous sa confiance : il vous inspirait votre propre confiance, celle-là seule qui vraiment vous manquait. Et, s'il donnait enfin de tout son cœur, s'il se donnait lui-même sans réticence, il permettait à chacun de se donner, il savait accepter ce don, il lui fournissait un sens. Non ! il ne lui suffisait pas d'aimer, qui n'est qu'un demi-don de soi ; il savait vouloir, il savait même, avec quelle pudeur, demander qu'on l'aime, et ce don-là, venant d'une âme si forte, si lourde de sa propre nature, si surabondante et concentrée sur soi, communiquait son bienfait de confiance et d'énergie même au plus faible. Cela semblait d'ailleurs si naturel que personne ne s'émerveillait.

Qu'y avait-il là de merveilleux ? Tout paraissait lui être si facile ! Comment ne pas prendre confiance auprès d'un homme si modestement sûr de soi, si paisiblement sûr de vous ? Comment ne pas se réconcilier avec le monde, avec ses travaux et ses peines, auprès d'un homme si bien appuyé sur le monde ? Comment ne pas gagner l'espoir auprès d'un homme à qui son coup d'œil si pénétrant et si précis, si peu dupe d'aucun masque, si peu gêné même par le masque que vous croyiez devoir mettre à vos maux, n'interdisait jamais, pour lui-même et pour vous, de faire sa large part à l'espérance ? Comment ne pas rire et sourire avec un homme dont le rire était si allègre et le sourire si averti, et qui lui-même aimait tant à faire rire ? Et comment, d'autre part, ne pas compter sur lui une fois de plus, dans telle difficulté ou telle détresse, puisqu'il paraissait toujours attendre qu'on comptât sur lui, puisqu'il semblait toujours avoir réfléchi longuement à chaque problème qu'on lui proposait, puisqu'il semblait toujours avoir examiné à l'avance le détail ardu de la situation où le hasard venait de vous mettre ? Et ses élèves ont dû croire, parfois, que, par je ne sais quel pouvoir d'illusion, autre aspect de ce remarquable talent pour les jeux de l'esprit ou du théâtre par lequel il exerçait tant de charme, il leur suggérait lui-même les questions auxquelles il se trouvait tout à coup si bien prêt à répondre.

Et pourtant, sa plus grande supériorité était peut-être de donner un air d'aisance, une allure d'élégance et de jeu, une sorte de facilité accomplie, en somme, une forme satisfaisant son tempérament d'artiste et son goût du style, dans la pensée et dans la vie, à ce qui lui coûtait beaucoup de réflexion, de tension et d'effort. Et l'on pourrait soutenir sans paradoxe que c'était pour lui qu'était réellement difficile ce qui, ensuite, devenait par ses soins presque facile aux autres. Il le leur préparait à la mesure de leurs forces ; il le leur livrait sous une forme précise, inspiratrice ou séduisante ; lui gardait le secret de sa peine. Il l'a toujours si bien, si généreusement gardé ! Ne s'est-il pas montré jusqu'au bout plus serein, plus dispos, plus alerte, que ceux qui venaient encore chercher force et conseil auprès de lui ? C'était là la seule, l'héroïque illusion que voulait bien souffrir, que tenait à nous faire souffrir, cet impatient fauteur de vérité.

Certes, il n'a nul besoin que, pour lui trouver un mérite de plus, on dissimule ses dons ; ils étaient éclatants. Il ne cherchait pas lui-même, par je ne sais quelle fausse modestie qui n'eût été à ses yeux qu'un manque de courage, à cacher le privilège d'efficacité presque constante, de maîtrise si précoce, d'universalité si rare, qu'il devait à une nature où tant de dons remarquables, et d'ordre si divers, s'harmonisaient en un magnifique équilibre. Il était trop essentiellement un être créateur, à chaque instant de son activité et de sa vie, pour ne pas faire involontairement montre de ses talents, de ses pouvoirs, dans l'élan même de sa création. Cet homme si véritablement modeste, si fraternel envers les autres hommes, ignorait la prétendue humilité qui, couvant un orgueil ombrageux, craint avant tout l'engagement et le risque. Lui s'engageait, pour lui-même, et, assez souvent, pour les autres ; il courait le risque, non par goût du risque, mais par un goût loyal et décidé de la victoire. Force lui était donc de montrer qui il était et de quoi il était capable. Et, à ce mot « servir », si médiocrement compris trop souvent, il donnait un sens noble. Il servait, plus peut-être que ne l'auraient parfois voulu des cœurs soucieux de son repos ; mais il savait

bien que pour servir ce quelque chose de très grand qu'il reconnaissait comme l'objet de sa vocation, il ne pouvait le faire qu'au niveau où la haute grâce de sa nature l'avait placé, c'est-à-dire en dominant beaucoup. Mais, encore une fois, que de générosité, d'indulgence spirituelle, d'humanité sensible dans sa domination! Quel sentiment de communion avec tout le peuple des âmes chez cet aristocrate de l'âme!

Non, tout ne lui était pas facile. C'est en proportion même de son effort qu'il connaissait la peine, le perpétuel renouvellement des tentatives, le sentiment aigu de la vanité des choses qui sans cesse traverse l'action dès qu'elle est réfléchie, la déception que comporte tout essai de donner un corps vivant à la pensée, et la tristesse pascalienne dont parle Vinet, « inséparable d'une grande puissance de réflexion ». S'il ne s'abandonnait pas, comme nous faisons, au découragement, ce n'était pas pour en ignorer la menace, pas même pour l'avoir conjurée une fois pour toutes, mais pour être, chaque jour, décidé à la vaincre. S'il a connu, dans une vie si brève, une joie de création que peu de vies d'hommes peuvent connaître, c'est précisément comme une joie, qui toujours triomphe du désespoir. Et je parle ici du temps de sa santé, car il n'était pas de ceux qui attendent une leçon du malheur. C'est pourquoi il a su le porter, c'est pourquoi il l'a rendu fécond.

Rien de tout cela ne ternit, me semble-t-il, l'image rayonnante qu'il nous a laissée. Au contraire, nous y sentons mieux la réalité vivante de sa sagesse, l'accent particulier de son courage, le prix de sa gaieté, de sa liberté, de son ironie, de cette grâce souveraine qu'ont tant aimée tous ceux qui l'ont approché. Cet austère travailleur, ce vigoureux esprit, ce maître si écouté déjà, était entièrement homme ; il l'était aussi bien par sa sensibilité toujours en éveil, par sa tendresse si délicate, par sa vision sceptique, comique ou pitoyable de tant de choses, que par l'effort le plus concerté de sa pensée ; il l'était par sa conscience douloureuse de la vie comme par son appétit de vie et son joyeux élan de création ; il l'était par sa curiosité psychologique si avertie, sensible à toutes les nuances des carac-

tères et des âmes, par ses goûts si divers et si intelligemment soucieux de trouver partout leur plaisir, comme par ce pouvoir de conciliation, d'unité, de synthèse spirituelle, qui faisait le centre de sa personnalité et la vertu de son travail ; il l'était par son ardeur à la guerre, lorsqu'elle s'imposait à lui, comme par son amour d'une vraie paix. Il était homme aussi, je crois oser le dire, par ses aversions, ses ennuis, ses défauts. Mais il y avait un ordre de défauts, profondéments inscrits dans la nature humaine, qui lui étaient étrangers, si bien interdits à sa propre nature que ce grand clairvoyant se montrait parfois aveugle dans son indulgence ou son ignorance sur ce point : tout cet ensemble de défauts qui tiennent de la lâcheté, de la facilité, de la pure paresse spirituelle, de l'avarice du cœur et des sens, de toutes les formes d'inertie et d'évasion, et qui, sur le plan métaphysique, expriment l'abandon obscur et la volonté de néant qui forment un fond mouvant à la conscience humaine. Certes, il décelait ces défauts ; certes, il savait les condamner ; mais il n'entrait pas en contact avec eux, il ne les voyait pas face à face. Et si, d'autre part, dans la limpide clarté de son esprit, il apercevait cependant certaines menaces et certaines ombres, je ne crois pas qu'il les craignait vraiment pour lui ; il est vrai qu'il avait l'habitude de craindre pour les autres plus fort que pour lui-même. Enfin, sur un plan plus élevé, celui de la pensée et de l'art, on retrouverait, me semble-t-il, dans toutes les choses qu'il n'aimait pas, dans toutes les œuvres et les visions dont il se détournait et dont, si pourtant elles étaient belles, il déclarait loyalement ne pouvoir leur accorder qu'un assez misérable respect, celui qui ne contient aucun amour, on retrouverait dans tout cela un même élément essentiel de refus de la vie, d'abandon au néant ou de refuge au paradis, de pure ivresse sans conscience et de dissipation de l'âme, une musique nocturne à laquelle son oreille attentive à toutes les voix de la terre, plus sensible toujours aux voix qu'à la musique, restait sourde. Il n'en pouvait connaître le plaisir ; il n'avait pas besoin non plus de sa consolation. Il lui arrivait, par exemple, de condamner sévèrement certains excès de la pensée ou de l'action ;

mais encore les mesurait-il en les jugeant, ce qui, pour lui, était leur découvrir un sens. Mais il n'avait pas de mesure pour ce qui se dérobe tout entier au regard ; et son cœur le plus généreux ne pouvait lui fournir un sens pour ce qui se refuse à soi-même aucun sens. Son héroïque volonté — et tous ceux qui l'ont suivi jusqu'à ses derniers temps savent que le mot « héroïque » n'est pas ici employé au hasard —, son goût si raisonnable pour l'exercice d'une volonté qui fait la seule chance de l'homme, même s'il faut qu'elle soit, parfois, pour un instant déraisonnable, lui permettait une sympathie réelle avec toutes les formes de volonté, — et l'on en a vu d'assez singulières de nos jours. Mais il n'en avait point pour cette volonté-là qui se nie elle-même, qui nie toute vie avec elle, et même peut-être la mort.

Ce n'est pas ici le lieu d'énumérer les multiples domaines où sa volonté se dépensait. Il faut dire un mot pourtant de la forme si concrète, si tangible que prenait sa sympathie pour les hommes. Personne n'a moins offert que lui cette image populaire du « penseur enfermé dans sa tour d'ivoire ». Sa recherche spéculative le conduisait, les *Essais* en témoignent, à une sorte de foi dans le destin du monde et dans la communion des hommes, et il ne se contentait pas d'y croire. Comme maître, comme ami, mais aussi comme cet homme public qu'il a tenu à rester jusque dans sa retraite, comme animateur de tant de groupes, d'entreprises et d'efforts, il a eu à la fois le pouvoir et la chance de donner un corps vivant à sa pensée. Il voulait tant de choses nécessaires ; il ne pouvait se donner qu'entièrement à ce qu'il voulait. Il ne pensait jamais, hélas, que la plus grande fatigue fût une raison suffisante pour se désintéresser de quelque chose. A ce rare, à ce difficile équilibre entre la vie sociale et la vie intérieure, il sacrifiait un équilibre, facile à presque tout le monde, insupportable à sa capacité de don, entre sa peine et son repos. Et si nous quittons le plan de la cité, pour qui son impérieux dévouement n'est ignoré d'aucun de nous, si nous passons au plan plus général du destin de notre monde moderne, où ce ne sont pas des essais manqués, des heurts douloureux, mais une déception fondamentale qui l'attendait — il le savait

bien —, si nous nous rappelons avec quelle attention passionnée, avec quelle participation totale, avec quelle confiance tant de fois trompée et toujours énergique il suivait, appréciait, attendait ce qu'on appelle « les événements », il nous paraît qu'à une époque où nous aurons appris surtout jusqu'à quel degré d'indifférence l'homme peut atteindre en face des plus grandes catastrophes, le seul pour qui c'était presque un devoir de s'en détourner y demeurait, dans la solitude tout habitée de sa retraite, passionnément mêlé. Et je puis affirmer ici que, dès le premier jour de cette guerre qui lui tenait tant à cœur, il avait aperçu son véritable caractère, son essence supérieure à la fortune et à l'histoire, que nous ne commençons qu'à peine à pressentir.

C'est que sa passion même était lucide. Et c'est sur ce point seulement, me semble-t-il, qu'il est permis de parler de passion à propos d'un homme que sa mesure, son objectivité, son désintéressement rendaient si réfractaire à la passion, dans le sens arbitraire du mot. Et nous ne pouvons à son propos user de ce mot qu'en lui conférant cette manière d'objectivité supérieure que la passion trouve, par exemple, dans l'art, et peut-être surtout ce sens étymologique et religieux de souffrance qui n'a tout son écho que dans les plus grands cœurs.

Tous, nous aurions voulu parfois lui dire que les malheurs du monde ne valaient pas tant d'intérêt, et que peut-être tous ces maux n'étaient vraiment déplorables que parce qu'ils entraînaient le mal de quelques êtres comme lui. Mais quel sourire, quel affectueux regard de désapprobation humoristique nous aurait valu un pareil propos ! Peut-être éprouvait-il que, si peu de choses dans le monde méritent notre souffrance, la souffrance se relève par elle-même ; et que, d'ailleurs, personne ne choisit de souffrir. Et pouvions-nous, même un instant, l'empêcher d'être généreux ? C'est la seule chose que son amitié si gravement indulgente, si préparée à entrer dans le système plus ou moins déficient de la vie intérieure de chacun, c'est la seule chose que son humour si apte à goûter ce qu'il y a de léger et de fuyant dans un mot ou dans une pensée, ne nous aurait pas pardonné. L'amitié d'homme à homme comme l'amour des

hommes obéissaient pour lui à une même loi : celle d'aimer le meilleur chez les autres, et de les aimer tout entiers justement parce qu'on aime le meilleur d'eux-mêmes. Rien ne lui faisait plus horreur que la triste sentimentalité qui prétend ne prendre que le bien des êtres et des choses sans en accepter le mal, et qui veut construire le fantôme d'une cité humaine où le bonheur ne serait point conquête sur la souffrance.

Jamais le sien — je n'en ai pas connu de plus intense — ne fut autre chose. C'est pourquoi il n'y a point d'impiété ici à affirmer qu'il fut heureux jusqu'au bout. Ceux-là, celles-là surtout qui furent à la fois témoins, et, pour une grande part, inspiratrices de ce bonheur, ne pouvaient cependant faire autrement que l'admirer. Car il supposait, en effet, une si violente conquête et un tel dépouillement que les yeux les plus tendrement préparés ne savaient pas du premier coup y ajuster leur regard. Mais, de cette conquête, et, puisqu'il faut le dire, de cette ascension de l'âme à travers la maladie et l'angoisse, d'autres signes témoignaient assez. Et je pense que les élèves d'André Burnier qui ont comme recueilli, en partie du moins, même sous la forme d'une discipline qu'il voulait rigoureuse, le message transfiguré de sa pensée, l'ont senti. Cet esprit si clair avait atteint alors une mystérieuse transparence, cette pensée si éprise d'universalité avait gagné une sorte de vibration totale, cette âme toujours si vivante avait acquis une secrète chaleur, qui communiquait à la moindre de ses paroles une beauté, et, quand il approfondissait sa réflexion, une vertu illuminatrice qui n'est accordée qu'aux plus grands. Non qu'il ait perdu pour cela le secret du gai savoir ; il restait rapide, immédiat, léger s'il le fallait, toujours admirablement disponible. Mais avec des heures de recueillement limpide et pacifié qui, disons-le, lui ont permis de parcourir déjà du regard ce champ total de l'univers qui, à notre chagrin nécessairement aveugle, semble lui avoir été refusé. « Toute la dignité de l'homme est dans la pensée. » Rarement cette parole a pris aussi fort que chez lui son sens pascalien, aussi riche, aussi difficile, plus soucieux peut-être du détail de la vie, c'est-à-dire de son essence même, et

avec une nuance particulièrement grave, à la fois très moderne et très antique, de ce mot de « dignité ». Et j'ajouterai : un sens non moins mystique que chez Pascal. Car l'investigation spirituelle de ses derniers mois l'avait mené presque au centre, non du royaume des ombres, mais du mystère en pleine lumière qui est le domaine propre des vrais mystiques. Avec quelle joie, si méfiant à l'égard des faciles ténèbres où tout, même le pire, est possible, les a-t-il découverts dans ce ciel de clarté et de grâce, au double sens du mot, avec lequel sa nature profonde entretenait un si puissant accord. Et cet esprit si peu rêveur, si réfractaire aux complaisances du songe, avait conquis ce règne du « haut rêve » dont parle un poète anglais, et qui n'appartient justement qu'aux poètes. Mais — et ce sont des phrases chantant au seul secret de la mémoire qu'il faudrait que je cite ici — André Burnier était un de ceux-là.

C'est pourquoi il n'est aucun de ceux qui l'ont connu qui ne se sente déchiré sans cesse entre le sentiment de l'irréparable sans recours et celui d'une vie merveilleusement accomplie. Que lui a-t-il vraiment manqué ? Ah ! notre affection toujours souffrante sent lui monter au cœur une réponse passionnée. Mais est-ce à elle seule de parler ? Notre grand ami ne faisait-il pas appel, chez nous et chez tous, à quelque chose de plus ? A cette pieuse exigence de l'âme qui, quoi qu'il lui en coûte, doit prendre conscience d'un sens supérieur de la vie humaine et de sa loi profonde, et même, lorsqu'il le faut, de cet obscur accord insaisissable entre la vie et la mort qu'on appelle un destin. Même s'il s'agit d'un effort presque inhumain contre une faiblesse que, consolons-nous, il aurait partagée, il faut bien nous contraindre à sentir que son destin s'est accompli. Sa vie, si complète, son œuvre, non moins achevée pour être engagée à demi dans des ouvrages particuliers, et, parfois, vivante surtout dans des entreprises et des êtres, en sont un témoignage. Mais à cette soumission qui doit être arrachée, selon sa pensée même, à notre jugement autant qu'à notre cœur, il aurait accordé, je crois, la qualification que sa réserve aussi bien que sa discrétion lui permettaient rarement d'accorder :

celle de religieuse, comprenant dans le sens de ce mot une liaison avec l'essence tragique de la vie comme avec sa meilleure promesse. Mais c'est aussi là, d'autre part, recueillir l'héritage qu'il nous a laissé, et, par le mystère de la participation qu'il y a au cœur de tout amour entre les hommes, achever avec lui son œuvre.

Jacques MERCANTON.